

QUELQUES PROPOSITIONS

N^o 234.

ET

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA BIOLOGIE, LA PATHOLOGIE

ET LA THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 29 août 1832, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR A. - J. - F. LE SACHEY, né à Catteville;

Département de la Manche.

On peut regarder l'influence des fluides dans l'économie vivante comme plus importante sous certains rapports, du moins dans les phénomènes de la vie, que ne le sont les solides, sans lesquels cependant on ne pourrait la concevoir. Les élémens de l'un et de l'autre ordre sont dans une mutuelle dépendance qui ne permet nullement d'admettre, d'une manière rigoureuse, le solidisme ou le fluidisme.

DU CROTAY DE BLAINVILLE, Cours de physiol. génér. et comparée.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n^o. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie.	BÉRARD.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène.	DES GENETTES, Suppléant.
Pathologie chirurgicale	{ MARJOLIN.
	{ JULES GLOQUET.
Pathologie médicale.....	{ DUMÉRIL.
	{ ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales.....	BROUSSAIS.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT, Examinateur.
Médecine légale.....	ADELON, Examinateur.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	MOREAU, Examinateur.
Clinique médicale.....	{ FOUQUIER, Président.
	{ BOUILLAUD.
	{ CHOMEL.
Clinique chirurgicale.....	{ BOYER.
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
	{ ROUX.
Clinique d'accouchemens.....	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

BAUDELOCQUE, Suppléant.
BAYLE.
BLANDIN.
BOUVIER.
BRIQUET.
BRONGNIART.
COTTEREAU.
DEVERGIE.
DUELKD.
DUBOIS.

MESSIEURS

GERDY.
GIBERT.
HATIN, Examinateur.
LISFRANC, Examinateur.
MARTIN SOLON.
PIORRY.
ROCHOUX.
SANDRAS.
TROUSSEAU.
VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES
DE MON PÈRE,
ET
DE MON ONCLE, L'ABBÉ LE SACHEY.

Profonds regrets !

A MA MÈRE,
A MON BEAU-FRÈRE, A MES SOEURS,

A ma Mère surtout, pour ce soin, ce zèle vraiment paternel avec
lesquels elle a su gérer nos intérêts domestiques.

Amour et reconnaissance éternelle.

A MONSIEUR LE DOCTEUR HÉRAULT,
A MONSIEUR THOMELIN,
MES PARENS ET MES MEILLEURS AMIS.

Gage sincère de respect et d'affection.

A.-J.-F. LE SACHEY.

PRÉFACE.

LES résultats nouveaux en médecine ne sont guère que le fruit de l'expérience et de l'observation , éclairées par l'étude approfondie des auteurs anciens et modernes. On ne peut donc les attendre d'un élève qui n'a passé que quelques années à étudier une science pour laquelle la vie de l'homme est trop courte. Ce qu'on a droit d'exiger de lui, ce sont des vues saines sur l'art qu'il veut exercer , surtout quand il intéresse de si près la santé et la vie des hommes. Si les idées que j'é mets sont assez conformes à l'esprit médical de l'époque actuelle, j'aurai atteint mon but. Je n'ignore pas toute l'étendue que ma thèse donne à la discussion..... Mais si je me défie de mes forces, j'ai pleine confiance dans l'indulgence de mes juges. Ne sera-ce pas d'ailleurs une dernière occasion pour moi de m'instruire à leurs leçons ?

QUELQUES PROPOSITIONS

ET

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA BIOLOGIE, LA PATHOLOGIE

ET LA THÉRAPEUTIQUE MÉDICALE.

I.

Le corps humain est un composé de solides et de fluides.

II.

Les solides sont des organes ou des appareils d'organes ayant chacun une action, une fonction spéciale.

III.

Sans les solides, la vie ne peut être conçue, et sans les fluides elle serait impossible.

IV.

C'est donc de l'action réciproque et combinée de ces deux élémens de l'organisme que résulte la vie, considérée seulement dans ses phénomènes matériels.

V.

Nul être organisé ne peut exister dans le vide ; il faut de toute nécessité qu'il soit placé dans un milieu en rapport avec son organisation.

VI.

Il suit de là que les conditions de la vie ne sont pas toutes dans l'organisation, et qu'il faut prendre en considération celles qui lui viennent du dehors ; car elles ne sont pas moins nécessaires à l'existence que celles qui gisent essentiellement dans l'organisme.

VII.

En effet, chaque être vivant a besoin d'introduire dans ses organes des molécules étrangères, qui puissent être en partie assimilées, naturalisées à sa propre substance, tandis que des molécules intérieures sont expulsées au dehors et rentrent dans le réservoir commun.

VIII.

Lorsqu'on étudie la vie dans les derniers degrés de l'échelle organique, il est facile de se convaincre qu'elle consiste uniquement dans un échange mutuel entre l'être et le milieu dans lequel il se trouve placé ; c'est, si l'on peut ainsi parler, la vie réduite à sa plus simple expression.

IX.

A mesure qu'on s'élève dans la série des êtres organisés, les phénomènes vitaux deviennent de plus en plus complexes ; cependant on trouve chez tous un fluide spécial, qui devient le véhicule de tout ce qui y pénètre et s'y meut ; car il n'est pas une partie de l'organisme qui n'ait commencé par exister à l'état liquide.

X.

Chez l'homme et les animaux à sang chaud, la présence et le mouvement du sang artériel sont indispensables pour que la vie se maintienne ; dans le système capillaire général il devient sang veineux, et sang artériel dans le système capillaire des poumons. Ces changemens alternatifs sont d'une nécessité absolue pour la vie des parties et du tout. L'action, soit du cœur, soit des poumons ou du cerveau, ne peut donc cesser un instant sans que la mort ne soit imminente : ces trois organes, comme l'a dit *Bordeu*, forment le trépied de la vie.

XI.

L'action de ces trois organes même ne serait pas de longue durée, et l'individu tout entier périrait dans une lente et cruelle agonie, si les fonctions de la digestion ne réparaient les pertes que fait chaque jour le fluide nutritif.

XII.

Ainsi, nos organes sont dans une mutuelle dépendance. Le système vasculaire et le système nerveux établissent entre eux une loi de solidarité, qui de tant d'éléments divers ne fait qu'un seul tout, et de tant de vies partielles une seule vie, et cette vie semble se concentrer dans

le cerveau, dominant par sa position et l'importance de ses fonctions le reste de l'organisme (1).

XIII.

La vie et la mort, la santé et la maladie sont quatre états qui se succèdent dans l'organisation, et qui peuvent être produits par les mêmes causes : *Nam exiis rebus quibus vivimus, ægrotamus quoque, restituimur atque morimur.* (FRED. HOFFMANN.)

XIV.

La santé, ou la vie dans son état normal, a des limites de variation qu'il est bon de connaître. Tantôt, en effet, l'organisme se rapproche plus ou moins de l'état de santé parfaite, tantôt il s'en éloigne, et devient plus ou moins voisin de la maladie : c'est là ce qui constitue les indispositions, qui peuvent devenir le prélude des phénomènes morbides.

XV.

Puisque la maladie n'est que la vie dans son état anormal, elle doit nécessairement résulter d'une modification, d'un changement survenu soit dans les agens extérieurs, soit dans les fluides organiques, soit dans la texture ou la conformation des solides, d'où impossibilité plus ou moins grande pour eux d'exercer librement leurs fonctions.

XVI.

Les modificateurs extérieurs agissent sans cesse sur nous par trois

(1) Je devrais parler ici de la vie intellectuelle et morale de l'homme ; ce serait le lieu de montrer comment ces hautes facultés ont besoin, pour leur développement, du commerce des intelligences et des rapports sociaux : mais cette digression m'entraînerait loin de mon sujet, et me ferait perdre de vue le point d'où je suis parti.

grandes surfaces (1), la peau, la membrane muqueuse digestive, et la membrane muqueuse pulmonaire. Ils sont d'abord en contact avec des solides; mais il est remarquable que les corps, soit solides, soit liquides, soit gazeux, qui pénètrent par ces surfaces pour agir sur nos organes, ne puissent atteindre ce but qu'en se mêlant aux liquides et en circulant avec eux. Ceux-ci sont donc en quelque sorte intermédiaires entre les solides de l'économie vivante et l'action du monde extérieur.

XVII.

Il suit de là que les changemens physiologiques et pathologiques qui se passent dans nos humeurs doivent être très-nombreux et très-variés. Comme ce sont des actions moléculaires et qu'elles ont lieu dans des êtres vivans, c'est bien, comme le dit *M. Broussais*, de la chimie vivante; mais lorsqu'on vient à les analyser hors de nos tissus, c'est de la chimie morte; et soit que leurs élémens aient déjà réagi, soit que les moyens d'investigation ne soient pas assez parfaits, souvent on n'obtient que des résultats peu avantageux pour l'intelligence des phénomènes physiologiques et morbides.

XVIII.

L'anatomie pathologique, cultivée avec tant de soin dans ces derniers temps, en nous faisant connaître les altérations de nos solides, a localisé les maladies. La science médicale, devenue par elle plus exacte et plus précise, est entrée dans une ère nouvelle (2), mais en même

(1) Je passe sous silence la membrane muqueuse génito-urinaire, ne m'occupant que de ce qui a trait à la vie nutritive.

(2) *M. Pinel* a eu la gloire d'assigner le premier un caractère organique à la fièvre, et de rapporter plusieurs des divers modes de celle-ci à divers tissus de l'organisme, indiquant par là que chaque tissu, que chaque organe donne aux malades une physionomie particulière. C'est cette belle idée qui a inspiré les tra-

temps elle est tombée dans le solidisme exclusif. Cependant on peut dire, avec *Bichat*, et je crois déjà avoir laissé entrevoir, qu'une théorie exclusive de solidisme ou d'humorisme est un contre-sens pathologique. Aussi, depuis plusieurs années, s'opère-t-il un retour vers l'humorisme. Ce n'est pas l'humorisme de *Galien* et de ceux qui l'ont suivi; personne, sans doute, ne s'avisera de personnifier les humeurs et d'en faire autant de mauvais génies, mais l'humorisme tel qu'il doit être dans la médecine positive, c'est-à-dire appuyé sur l'expérience, l'observation et les conséquences qu'on en déduit.

XIX.

Toutes les humeurs émanent du sang ou s'y rendent; c'est pour elles, comme pour les solides, un centre commun de vie. Les altérations d'un fluide aussi important doivent donc avoir de graves conséquences. Malheureusement elles sont encore peu connues (1). Je crois utile de citer quelques faits à l'appui de mes assertions sur ce point de pathologie.

XX.

M. *Collard de Martigny* a fait jeûner des animaux afin d'examiner les effets de l'abstinence sur la quantité et les qualités du sang. Il a pris des animaux arrivés au même degré de développement, provenant de la même portée, se nourrissant, les uns de substances végétales, les autres de substances végétales et animales. Après avoir extrait du cœur et des grosses veines de chacun d'eux le plus de sang qu'il lui a été possible d'en recueillir, il en a évalué la quantité, l'a analysé d'a-

vaux si célèbres de *Bichat* sur l'anatomie et la physiologie des tissus; enfin l'école physiologique est venue, et a véritablement donné à la science une nouvelle direction.

(1) La science est encore peu avancée dans l'humorisme positif; elle se réduit à ce que l'on connaît sur les altérations du sang.

bord à l'état normal, puis à diverses périodes d'abstinence; et il a démontré, par deux séries d'expériences faites, l'une sur des lapins, et l'autre sur des chiens, que, par l'abstinence, la quantité du sang diminue de plus en plus, et que la partie fibrineuse, qui est l'élément vital, devient insensible, tandis que la partie albumineuse augmente.

Une alimentation insuffisante peut produire des effets analogues à ceux observés par M. *Collard de Martigny*. Dans un cas, c'est un jeûne de quelques jours; dans l'autre, c'est un jeûne qui a des suites d'autant plus graves qu'il est plus prolongé. M. *Gaspard* rapporte que dans une famine qui, en 1817, désola plusieurs départemens, les malheureux nourris pendant plusieurs mois de végétaux herbacés recueillis dans les champs eurent tous pour résultat constant de cette alimentation insalubre des hydropisies, sans ictère, sans lésions organiques du foie ni des viscères abdominaux. Une meilleure alimentation faisait cesser ces accidens.

XXI.

La privation prolongée de l'insolation, la respiration habituelle, dans un lieu obscur, d'un air humide non renouvelé, agissent à la manière d'une alimentation peu réparatrice. L'action de l'air sur le fluide nutritif n'est-elle pas d'ailleurs une sorte d'alimentation? On sait ce qui arriva, dans l'été de l'an 11, aux ouvriers de la mine de charbon de terre d'Anzain : la maladie n'attaqua que les ouvriers d'une galerie. Les galeries voisines cependant ne différaient de celle-ci que par une longueur moins considérable et un renouvellement plus facile de l'air. Des quatre malades qui furent envoyés à Paris et confiés aux soins éclairés du savant *Hallé*, un succomba. A l'ouverture de son corps, on trouva tous les vaisseaux artériels et veineux vides de sang coloré, et ne contenant qu'un peu de liquide séreux. L'incision des chairs ne donna lieu à aucun écoulement de sang, si ce n'est à la cuisse, où il en sortit un peu.

XXII.

Lorsque dans une ascite on ne découvre aucune altération organique qui puisse en rendre compte, lorsqu'on trouve à l'autopsie les tissus gorgés de sérosité, n'est-il pas rationnel de regarder comme cause efficiente de la maladie une fluidité anormale du sang, si surtout l'individu était d'un tempérament lymphatique, et qu'il eût été soumis à des causes débilitantes? M. *Andral* rapporte plusieurs faits de ce genre dans sa Clinique médicale; j'en ai observé deux à l'hôpital Beaujon.

XXIII.

Dans les altérations des organes de la digestion, souvent, si la maladie se prolonge, il survient une ascite. La cause ici est dans l'organisme, et, par cela même, beaucoup plus grave; mais le résultat de son action sur le sang n'est-il pas le même que celui d'une alimentation peu réparatrice ou d'un air non renouvelé, privé de lumière ou chargé de vapeurs aqueuses?

XXIV.

Ces deux dernières séries de causes prédisposent aux scrophules; il en est de même de la fréquence et de la longue durée des phlegmasies de la membrane muqueuse digestive; il en est de même du tempérament lymphatique, qui, lorsqu'il est très-prononcé, peut en être considéré comme le premier degré. Toutes ces causes n'ont-elles pas encore un résultat commun, celui de fournir un sang albumineux, peu riche en fibrine?

XXV.

Il est important de prévenir l'excès d'alimentation et de proportionner celle-ci aux besoins de l'assimilation. Les hémorrhagies cé-

rébrales qui s'observent entre quarante et soixante ans sont souvent dues à un excès d'alimentation. A cet âge de la vie, en effet, on a coutume de rester plus long-temps à table, et comme il n'y a plus d'accroissement qui réclame un régime copieux, la pléthore ne tarde pas à survenir, surtout chez ceux qui prennent peu d'exercice.

XXVI.

Cette modification de l'état physiologique qui, portée trop loin, prend le nom de *pléthore*, n'est-elle pas due à ce que la quantité et les propriétés stimulantes du sang sont au-dessus du type normal, d'où ces congestions, ces coups de sang dans différens organes, et aussi quelquefois ce mouvement fébrile général connu sous le nom de *fièvre inflammatoire* ? Je suis porté à croire qu'il doit en être ainsi, puisqu'on a vu de larges et copieuses saignées enlever ces accidens au grand contentement des malades.

XXVII.

Il est des personnes tellement organisées, que malgré le régime et l'exercice elles deviennent pléthoriques. Cet état n'est point sans danger puisqu'il est voisin de la maladie. Le tempérament sanguin y prédispose.

XXVIII.

Dans tous ces cas et dans des cas analogues, l'action des matériaux de l'hygiène, bien dirigée, devient un puissant moyen de thérapeutique, pourvu toutefois que l'altération soit des fluides, soit des solides, ne soit pas portée trop loin ; mais dans de pareilles circonstances l'art est trop souvent limité par la pauvreté, la misère, et il ne reste alors au médecin, ému de compassion, qu'à signaler à la charité publique les besoins de ses semblables.

XXIX.

Du pus provenant soit d'une phlébite, soit d'un abcès, soit d'une action mécanique exercée sur nos parties, a été vu loin du siège de la maladie, dans des veines dont les parois ne présentaient aucune trace d'inflammation. Ce fait ne peut être mis en doute. M. *Ribes* l'a constaté le premier, et depuis il l'a été plusieurs fois par divers observateurs dignes de foi; ils ont tous constaté en même temps la présence d'abcès nombreux dans différens organes, et principalement dans les poumons et le foie. L'un de ces faits est-il la cause de l'autre? ou, en d'autres termes, le pus absorbé, transporté dans le torrent de la circulation, est-il une cause d'infection générale? Bien que les analyses chimiques n'aient pas encore démontré la présence du pus dans le sang, il me semble que l'affirmative ne répugne nullement lorsqu'on réfléchit aux accidens qui surviennent, accidens formidables et presque toujours mortels. D'un autre côté l'expérience de M. *Cruveilhier* ne démontre-t-elle pas la possibilité du fait? Cet habile anatomiste, après avoir coupé la cuisse d'un chien vers la partie moyenne, injecta du mercure dans la cavité médullaire du fémur, dont l'ouverture inférieure fut fermée par un bouchon; ce métal, absorbé par les veines, fut transporté au sein des principaux viscères comme l'est probablement la matière purulente.

XXX.

Comment expliquer certaines altérations du sang? Évidentes par leurs funestes effets, elles échappent complètement aux analyses des chimistes les plus habiles. On lit dans les Mémoires de l'Académie des sciences les faits suivans, rapportés par *Duhamel* : Un bœuf surmené est tué dans une auberge à Pithiviers; le boucher met dans sa bouche le couteau encore teint du sang de l'animal, et en quelques heures gonflement de la langue, apparition de pustules noirâtres sur tout le corps. Mort au bout de quatre jours. Un os du même bœuf blesse

l'aubergiste à la main ; sphacèle du bras ; mort au bout de sept jours. Deux femmes reçoivent quelques gouttes de ce sang, l'une sur la main, l'autre sur la joue. Ces parties sont frappées d'une inflammation gangréneuse.

Quel rapport y a-t-il ici entre la cause et l'effet , entre une marche forcée et cette altération ? Serait-elle produite par une respiration incomplète ou un trouble survenu dans l'innervation ?

XXXI.

Bien que MM. *Deyeux* et *Parmentier* n'aient rien trouvé de particulier dans le sang des individus atteints de fièvre adynamique, quelques faits ne permettent nullement de douter qu'il n'ait subi une modification en rapport avec la faiblesse et l'abattement général qui en sont le caractère le plus saillant.

Un écorcheur (1), après avoir remué des peaux amoncelées, est pris de tous les symptômes d'une fièvre adynamique. Une once de son sang est injectée dans le tissu cellulaire de l'aine d'un chat, et bientôt vomissemens, déjections alvines, poulx petit, fréquent, irrégulier, langue sèche et brune, cris plaintifs, prostration de plus en plus prononcée, et, vers la fin, quelques légers mouvemens convulsifs. Mort six heures cinquante minutes après l'injection. Le sang d'une épistaxis, survenue chez le même individu, fait périr un chien avec la même série de phénomènes.

Le sang est également malade dans le charbon, puisqu'il développe la même maladie chez des animaux sains ; et chez l'homme ne donne-t-il pas naissance à la pustule maligne ?

XXXII.

Dans ces altérations et dans les altérations analogues, on n'a encore

(1) *Gendrin*, Histoire anatom. des inflamm., tom. 2.

trouvé jusqu'ici qu'une diminution considérable dans la force d'agrégation qui réunit les molécules du caillot ; quelquefois même cette force est complètement détruite. La fibrine en moindre quantité et la matière colorante nagent éparses et disséminées dans la sérosité ; le sang est noirâtre, entièrement liquide. Puisque la cohésion est nulle ou presque nulle, on ne doit pas être surpris que les élémens du sang obéissent aux affinités chimiques, et qu'il subisse promptement la décomposition putride, ainsi que les tissus qui en sont imprégnés.

XXXIII.

Quelle est la force ou la cause qui donne au caillot plus ou moins de densité, plus ou moins de cohésion ? Elle est inconnue ; on sait seulement que, dans les maladies avec surexcitation, franchement inflammatoire, et même dans certains états où il n'y a qu'une disposition à l'inflammation, elle est considérablement augmentée ; il semble alors qu'il y ait trop de vitalité dans le sang, tandis que dans les maladies avec prostration, etc., on dirait qu'il meurt dans l'intérieur des organes. Le sang, en effet, n'est pas seulement un peu de fibrine, de sérum, de matière colorante, mais un fluide organisé, vivant, une chair coulante, selon l'expression de *Bordeu*, et dont la maladie ou la mort doit retentir sur tous les points de l'organisme.

XXXIV.

Parmi les causes auxquelles on attribue cette sorte de mort prématurée du sang, les unes agissent primitivement sur le système nerveux : ce sont les passions tristes, l'ennui, le chagrin, etc. ; les autres, primitivement sur le sang, et secondairement sur le système nerveux : ce sont les miasmes, les alimens de mauvaise qualité, diverses substances délétères, etc., etc. N'est-il pas surprenant que des causes si différentes donnent des effets semblables, en apparence peut être, pour ce qui est des altérations du fluide, mais réellement semblables pour

ce qui est des phénomènes morbides? Il est probable que ces causes et ces effets ont un lien commun que nous ne connaissons pas encore, parce que nous ignorons comment le système nerveux agit sur le sang et comment le sang agit sur le système nerveux; on sait seulement qu'il y a réciprocité d'action, et que ce sont les deux grands agens de la vie.

XXXV.

Il est des maladies dont la spécificité, le mode de transmission, l'hérédité, ne me paraissent pouvoir être expliqués qu'en admettant qu'elles dépendent d'altérations des liquides. L'humorisme, dit M. Rostan, peut réclamer toutes les spécificités, tous les virus. M. Gendrin rapporte que le sang d'un varioleux injecté dans les veines d'animaux a déterminé des accidens rapidement mortels. Plusieurs observations, dans lesquelles de la matière encéphaloïde a été trouvée au centre de la circulation, ne tendent-elles pas à démontrer que la matière cancéreuse existe dans le sang, et qu'elle est transportée par lui dans tout le corps? Ce fait, d'ailleurs, ne serait-il pas conforme à cet aphorisme : *Omnis pars organica incipit formatione fluidorum.*

XXXVI.

Ces dernières altérations ne consistent plus dans une exagération des principes qui, dans l'état normal, constituent le sang : il est altéré dans sa nature intime; il contient des substances hétérogènes, ou bien il a acquis des propriétés tout à fait délétères. Il ne s'agit donc plus, dans leur traitement, d'augmenter ou de diminuer telle ou telle partie constituante du fluide nutritif, mais il faut se guider sur d'autres considérations thérapeutiques.

XXXVII.

Lorsque le point de départ, le foyer de la maladie siège à l'extérieur et tend à se généraliser, il faut tout faire pour enrayer le mal dans son cours et l'empêcher de pénétrer de l'extérieur à l'intérieur.

XXXVIII.

Dans la pustule maligne, cautérisez profondément et détruisez, à son origine, une maladie mortelle; conduisez-vous de la même manière dans la morsure de certains animaux venimeux.

XXXIX.

Faites en sorte que le pus séjourne le moins possible au sein de nos organes; s'il existe une phlébite, une inflammation phlegmoncuse, arrêtez, s'il y a lieu, le travail inflammatoire et la formation du pus.

XL.

Dans ces cas on peut assister en quelque sorte au développement de la maladie : on voit une cause locale, puis des effets généraux ; mais il n'en est pas toujours ainsi ; l'altération du sang peut être, comme on dit, spontanée, et alors on n'observe plus que les symptômes généraux ; la maladie, comme la cause qui la produit, est spontanément générale.

XLI.

On ne croit plus aujourd'hui que la fièvre typhoïde, par exemple, soit une simple inflammation de l'intestin grêle, une simple altération des plaques de *Peyer*; ce n'est là, comme je l'ai souvent entendu à l'excellent cours de M. *Andral*, qu'un élément de la maladie. Cet état si marqué d'affaiblissement, d'abattement, de prostration générale et de stupeur, prouve bien que le stimulant de nos organes a subi une modification en rapport avec ces phénomènes qui forment le caractère essentiel de cette affection. Et vainement, la regardant comme purement inflammatoire, pratiquerait-on de nombreuses émissions sanguines. Comme le traitement ne serait point dirigé sur la nature du mal, on s'exposerait plutôt à juguler le malade que la maladie.

XLII.

La fièvre adynamique ou typhoïde a une durée à peu près constante : on doit traiter comme des symptômes les congestions , les inflammations qui se manifestent pendant cette durée. Les émissions sanguines doivent être employées avec réserve et comme moyens palliatifs.

XLIII.

Ces affections qui semblent avoir leur point de départ dans un état maladif du sang sont remarquables par la régularité et par la durée à peu près constante de leur cours. Elles me paraissent prouver le fondement de la doctrine des crises ; en effet , si le sang est altéré , ne faut-il pas que cette altération soit éliminée d'une manière quelconque pour que la santé se rétablisse ? Et si un jour ces altérations nous sont mieux connues , leur thérapeutique rationnelle ne devra-t-elle pas consister à favoriser ce mouvement éliminatoire (1) ???

XLIV.

Quoiqu'il soit démontré que dans les phénomènes pathologiques on doive prendre en considération les altérations des fluides , cependant , comme les actes vitaux se passent dans nos organes , ceux-ci seront toujours le siège le plus ordinaire des maladies : les altérations des fluides seront plus souvent cause et complication qu'elles ne seront siège de nos affections morbides.

(1) Je regrette de ne pouvoir rapporter une observation très-remarquable de MM Collineau et Gendrin , insérée dans le Journal général de Médecine , année 1829 ; elle prouve que le sang peut s'altérer et reprendre en peu de temps ses qualités normales : mais comme elle est très-longue , je suis contraint de la mettre de côté avec plusieurs autres faits que j'avais d'abord intention de citer.

XL V.

L'inflammation est, de toutes nos maladies, la plus fréquente.

XL VI.

Elle est la cause de la plupart des altérations organiques.

XL VII.

Il est rare de voir une inflammation aiguë sans mouvement fébrile.

XL VIII.

Cet état général la précède quelquefois ; elle ne doit pas alors en être la cause. Lorsqu'elle a paru , il diminue ou augmente d'intensité.

XL IX.

Une émotion morale vive peut donner lieu à un mouvement fébrile : il est passager, ou bien il localise ses effets, et devient cause de maladie ; il doit en être de même de l'action des miasmes sur le sang et d'un changement brusque survenu dans les agens extérieurs.

I.

Dans l'inflammation aiguë en général , on trouve un rapport de gravité entre la lésion de l'organe , son trouble fonctionnel et le mouvement fébrile.

II.

Dans les affections aiguës, les lésions secondaires sont dues aux sympathies ou au mouvement fébrile général. Dans un cas, elles correspondent presque toujours à l'intensité du mouvement fébrile ; dans

l'autre, elles sont très-variables dans leur développement, et ne sont encore soumises à aucune loi.

LII.

M. *Louis* a remarqué qu'en général les phénomènes secondaires du premier ordre se développent du huitième ou neuvième jour de la maladie principale.

LIII.

Dans le cours de l'inflammation aiguë d'un organe, quoique le mouvement fébrile ait disparu, l'affection locale peut persister, et passer à l'état chronique. Cette transition mérite toute l'attention du médecin.

LIV.

Dans les maladies chroniques, vous trouvez quelquefois des altérations organiques épouvantables, bien que pendant la vie le malade n'ait fourni à votre observation que des groupes de symptômes assez insignifiants.

LV.

Dans un organe accoutumé à souffrir en effet la douleur, les symptômes fonctionnels, les sympathies se taisent, et grande est la difficulté pour s'élever à la connaissance de l'affection locale.

LVI.

Il se développe aussi dans le courant de ces affections des altérations secondaires, mais elles dépendent le plus ordinairement de la nature même de la maladie.

LVII.

Pour porter son jugement sur une maladie, le médecin ne doit jamais s'en rapporter à un seul symptôme, il doit passer en revue tous

les phénomènes que peut présenter le malade, dans son sexe, son âge, sa constitution, ses habitudes et l'affection dont il est atteint : il ne doit pas seulement interroger les symptômes fonctionnels, soit locaux, soit généraux ; il doit encore avoir recours aux signes physiques fournis par la percussion et l'auscultation ; enfin il doit examiner quelles sont les circonstances extérieures qui ont pu agir comme cause dans les effets soumis à son observation.

LVIII.

Le traitement rationnel d'une maladie est basé sur les mêmes considérations que son diagnostic : celui là doit être une conséquence de celui-ci.

LIX

On a dit : *melius est anceps remedium quàm nullum* ; mais ne vaudrait-il pas mieux dire, au moins dans certains cas, *melius est nullum remedium quàm anceps* ?

LX.

Il suffit quelquefois pour opérer une guérison d'agir sur les circonstances extérieures, de les écarter ou de les modifier ; mais l'effet produit peut aussi persister et donner lieu à des phénomènes morbides : c'est alors à le détruire que doivent tendre tous les efforts du thérapeutiste.

LXI.

Les évacuations sanguines constituent les moyens antiphlogistiques les plus directs, et partant doivent être fréquemment employées dans le traitement des maladies.

LXII.

Les saignées générales diminuent subitement la masse du sang qui

circule dans les gros vaisseaux. Les capillaires de la peau et des membranes séreuses et muqueuses n'en ressentent que très-indirectement les effets ; il n'en est pas de même de ceux des organes parenchymateux, comme les poumons, parce qu'ils communiquent directement avec de gros troncs vasculaires.

LXIII.

La saignée de l'artère temporale est tombée dans l'oubli. Je crois cependant que dans certains cas de délire sur-aigu, lorsque les artères carotides battent avec force, qu'il y a une sur-excitation bien marquée, on pourrait l'employer avec avantage. Une fois, à l'hôpital Beaujon, j'ai vu en pareille circonstance M. *Martin Solon* la pratiquer avec un plein succès.

LXIV.

Dans les inflammations des membranes muqueuses et séreuses, les saignées locales, à moins qu'elles ne soient très-copieuses, agissent peut-être autant par la révulsion et le léger travail inflammatoire qu'elles déterminent à la peau que par la déplétion qu'elles opèrent. Comment concevoir autrement l'effet de leur application à l'épigastre ? aussi est-il bon, si un point de la peau vient à s'enflammer, de ne pas les appliquer sur le siège même de la maladie.

LXV.

En théorie, on doit admettre que la saignée par les sangsues affaiblit plus que la saignée par la lancette ; mais je doute que l'expérience confirme cette assertion : j'ai éprouvé l'un et l'autre effet, et la théorie m'a paru en défaut.

LXVI.

Lors de l'emploi des émissions sanguines, on ne doit jamais perdre de vue qu'un certain degré de force est nécessaire pour la résolution

des maladies, et qu'il est beaucoup plus facile d'ôter des forces que d'en donner, lorsque les organes sont dans un état maladif.

LXVII.

Les saignées générales, si utiles au début d'une pneumonie intense, doivent être employées avec une sage modération dans le traitement de cette affection chez les vieillards (1). Chez eux, en effet, elle revêt avec la plus grande facilité les formes adynamiques, tellement, qu'à ne considérer que les symptômes généraux, on les croirait atteints d'une fièvre typhoïde (2).

Cependant à cet âge, et dans le traitement même de la pneumonie, les saignées générales répétées réussissent, lorsque les sujets sont doués de ces heureuses constitutions que les années semblent respecter; mais combien elles sont rares !!!

LXVIII.

Proscrivez les purgatifs toutes les fois que vous aurez des signes non équivoques d'inflammation gastro-intestinale : on les emploie

(1) La pneumonie est pour eux une maladie très-grave et presque toujours mortelle lorsque cet état d'adynamie survient. L'hiver rigoureux de 1830 fit un grand nombre de victimes parmi les vieilles femmes de la Salpêtrière; la plupart succombaient à cette affection : M. *Rostan*, dont je m'honorerai toujours d'avoir été l'élève, employait rarement les antiphlogistiques seuls. Il obtenait quelquefois de bons effets de l'action constante et prolongée de deux larges vésicatoires à la partie supérieure et interne des cuisses.

(2) La matière de l'expectoration étant expulsée difficilement, séjournant dans les bronches et leurs nombreuses divisions, au centre de la circulation pulmonaire où l'absorption doit être très-active, serait-elle une cause d'infection générale ? Je n'oserais l'affirmer : toujours est-il qu'il reste démontré qu'à l'occasion d'une pneumonie, tous les symptômes généraux de la fièvre typhoïde peuvent prendre naissance, et qu'alors ils ne dépendent pas d'une inflammation gastro-intestinale.

avec avantage dans certains états de l'organisme que l'on désigne encore sous le nom de *bilieux* et de *muqueux*, soit qu'il y ait quelques signes de réaction, soit qu'on observe une langueur assez prononcée dans toutes les fonctions de l'économie.

LXIX.

Les maladies chroniques sont d'une guérison longue, difficile, et quelquefois même impossible. C'est ici surtout que le médecin doit être doux, tolérant, compatissant. Devenu par cette voie, s'il est possible, le meilleur ami, le meilleur confident de son malade, il dirigera facilement son moral, naturellement inégal, impatient et inquiet; et enfin il fera en sorte qu'il ne croie pas aux merveilles insidieuses du charlatanisme dont il pourrait devenir une des nombreuses victimes.

LXX.

Lorsque ces affections ne consistent encore que dans une modification plus ou moins profonde de l'état normal de nos tissus, elles peuvent être guéries par l'action sagement combinée des agens de l'hygiène et de la thérapeutique; mais il n'en est plus de même lorsqu'elles sont dues à la présence de certaines productions morbides, comme le cancer, le tubercule; à moins que, situées à l'extérieur, le bistouri du chirurgien ne puisse les enlever, et dans ce cas encore la guérison, lorsqu'elle a lieu, n'est pas toujours de longue durée.

LXXI.

Le traitement palliatif, dernière ressource de l'art, est le seul remède contre celles qui sont internes; mais il arrive tôt ou tard qu'il ne procure plus de soulagement, et les consolations de l'amitié sont le seul bien qui reste à faire.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile.

II.

Apoplectici autem fiunt maximè ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum.

III.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri : ex his autem qui inter ipsos sunt alacriores

IV.

Non satietas, non fames, neque aliud quidquam bonum est quod supra naturæ modum fuerit.

V.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum.

VI.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò malum.